

# *Le Royaume enfoui*<sup>1</sup>



*Norham Castle, Sunrise* de J. M. W. Turner, c. 1845

**Gilles Wauthoz**

---

<sup>1</sup> Extrait de *Quinze-Août*, recueil de nouvelles.

Tous les trois, nous étions en train d'accomplir l'un des douze travaux d'Hercule : nous nettoyions ensemble les écuries d'Augias, en l'espèce une vieille bergerie abandonnée et délabrée que nous devions creuser et débarrasser des lourds blocs de pierre sur lesquelles nous butions régulièrement à mesure de notre minutieux travail de *nivellement*.

C'était un labeur harassant : pendant que l'un creusait, l'autre assemblait les pierres et les cailloux épars, tandis que le troisième les extrayait cahin-caha à l'aide d'une vieille brouette branlante et toute rouillée qu'il charriait dangereusement par un passage étroit donnant sur l'extérieur auquel nous n'accédions que par le truchement de malheureuses planches de bois mal assemblées et instables qui nous servaient de passerelle, tel un périlleux pont-levis au-dessus des abîmes. Les accidents étaient nombreux, notre cargaison s'étalait alors sur le sol poussiéreux, et nous devions souvent hisser à coups de seaux aux hanches brisées les masses inépuisables de sable que nous capturions de nos mains, faute d'outils suffisants. Le plafond de la vieille bâtisse était si bas que nous ne pouvions nous y tenir que courbés ou accroupis, ce qui ajoutait encore à notre accablement. C'était un travail de mineurs obscurs, tous Nains de la Moria ou d'opiniâtres Nibelungen, aides d'Héphaïstos, apprentis de Vulcain, à la recherche de quelque or improbable, diamants, rubis, bijoux ou d'anneaux enchantés — d'inconcevables trésors renfermés dans les entrailles de la Terre. Depuis plusieurs semaines, nous

passions souvent presque toute la journée, de l'aube jusqu'au soir, dans ce petit trou sordide, lugubre et sombre, sans avoir vu du jour autre chose qu'une lumière déclinante, diversement oblique, différemment colorée, tantôt rouge, tantôt rose, tantôt violette et jaune, par l'étroite ouverture que nous regardions de temps à autre avec envie, nostalgie et regret — tels de tristes damnés jetant régulièrement un regard douloureux vers les cieux paradisiaques qui les toisent avec ironie.

C'était toujours l'été, et ses splendeurs offertes — l'heure aussi des labeurs agricoles, des travaux au grand air et des indispensables rénovations domestiques, nécessaires et annuelles préparations à l'hiver. Je me trouvais en compagnie d'Arthur et de Julien ; ce dernier possédait la ferme, objet de nos efforts ; tous les trois, ouvriers d'un jour consacrés à cette tâche ingrate, difficile, laborieuse, harassante. Aucun d'entre nous n'était vraiment rompu à ce genre d'exercice : Arthur, par exemple, était un comédien d'une quarantaine d'années, très bel homme, très élégant, au visage particulièrement marqué par d'innombrables rides d'expression qui creusaient sur sa peau de si visibles sillons qu'on eût dit un champ de terres nues soigneusement labourées ; ses rides étaient magnifiques, délicates et très fines, comme tracées au pinceau en quelque savant jardin japonais. Lorsqu'il souriait, ou qu'il faisait mine d'être triste ou étonné (car il était d'ordinaire d'un naturel très joyeux, très affable et serein), tous ses traits

semblaient se réagencer autour de ses yeux, de son nez et de sa bouche, afin d'appuyer, presque d'exagérer, l'émotion qu'il simulait ou à laquelle il était sincèrement en proie. Cet homme ne faisait qu'*un* avec son métier, celui d'acteur, de comédien, celui-ci s'étant inscrit *physiquement* sur son visage, sur son corps, qui l'avait concrètement transformé. De plus, il nous enchantait sans cesse de ses intarissables facéties, de ses pointes spirituelles, de ses invraisemblables anecdotes. On eût dit que son visage s'était confondu avec son *masque*, et que plus rien ne permettait de les différencier l'un de l'autre : son visage était son masque, et le masque son visage — révélant de manière particulièrement expressive et significative ce qu'il en va en réalité de chaque homme. Tout homme est à soi-même son propre comédien, tout le monde porte son masque avec le plus grand naturel, et l'apprentissage des émotions, par mimétisme, révèlent pour chacun la condition d'un *actorat universel* — la condition humaine.

Julien, quant à lui, était un être nettement plus énigmatique, presque indéfinissable. D'ailleurs, sa passion dominante semblait de vouloir s'efforcer d'échapper à toute définition, à toute taxinomie. On eût dit qu'il avait secrètement consacré sa vie à une cause obscure et mystérieuse dont il eût été lui-même bien incapable de nous en expliquer les ressorts et les si déraisonnables raisons, l'irrationalité consciente et, parfois, assumée comme telle. Néanmoins, il était plein d'humour et d'un charme magnétique qui

attirait la sympathie, en même temps que très pénétrant, doué d'une grande culture, et il nous ravissait souvent par ses réflexions audacieuses et ses extravagantes théories, longuement exposées, toujours conçues contre le sens commun, et parfois, contre l'évidence et le bon sens, contre la vérité. En tout, il demeurait un grand enfant, au sens le plus noble que je puisse donner à ce terme, un peu fou également, comme le sont d'ailleurs tous les enfants, mais l'on sentait toutefois percer chez lui, dans son rire franc, sincère et régulier, l'une de ces blessures secrètes, l'un de ces inavouables chagrins qui nous viennent précisément de cet âge hypersensible et rempli de tensions, où la moindre impression un peu vive prend rapidement les proportions et les marques d'un véritable traumatisme, d'une longue commotion dont les conséquences peuvent parfois prendre plusieurs années avant de s'exprimer entièrement.

Depuis plusieurs années déjà, il avait fait le choix d'une rupture complète et radicale avec la société, et sans doute rêvait-il d'en inventer une autre, chimérique, d'où le mot même de « société » serait banni. Ce faisant, il s'était tellement coupé du reste de la société précisément, de ses enjeux réels et d'un langage intelligible qui eût pu en traduire les lignes de force effectives, qu'il était devenu complètement étranger à ce qui, en elle, eût pu mener au-delà de la situation qui lui déplaisait tant. C'était d'ailleurs un drame pour lui, d'une cruelle ironie tragique, si elle n'eût été si ridicule, si

risible et comique par certains autres côtés. En effet, il s'était à ce point perdu lui-même dans une vaste hyperbole spéculative et métaphysique absurde qu'il aurait été bien incapable de tenir une conversation tant soit peu sensée avec une personne matériellement et concrètement enracinée dans les vicissitudes d'une vie aux impératifs économiques réels. Il n'avait que les mots de « politique », de « puissance » ou de « pouvoir » à la bouche, et pourtant, rien n'était plus éloigné que lui d'une véritable intelligence de ces notions et de ce qu'elles impliquent lorsqu'elles sont prises sérieusement. L'excès paranoïaque de ses théories et, surtout, le caractère foncièrement inapplicable de ses vues, de son « système » antisystématique où régnait la mauvaise foi, la distorsion idéologique du réel et la rancœur d'un préjugé hurlant, m'empêchaient d'y adhérer sérieusement et d'y porter autre chose qu'une curiosité vaguement amusée, mais surtout dubitative et résolument sceptique. Néanmoins, je l'aimais bien, surtout pour sa personnalité si atypique et loufoque, et c'est de lui que j'appris si bien à me défendre des effarantes conséquences d'un ressentiment non réprimé.

Aussi bien, c'est ainsi que nous étions, nous trois, exubérants « *artistes* », chacun à notre façon, en train de nous épuiser à coups de pelles, de masses, de pioches et de râteaux, tout en nous entretenant de théories farfelues, de saillies récréatives ou de philosophies extravagantes, « refaisant le monde », comme on dit, à mesure que nous en restaurions un fragment, une coquille,

un *éclat* — une infime partie qui, en ces jours prolongés, nous tenait lieu de *tout*. Nous étions dans la poussière, la terre — notre condition d'argile. Et c'est alors qu'à notre grand étonnement, devant nos yeux gravides, le miracle se produisit :

Tandis que moi et Julien extrayions à grand-peine les gros blocs de pierre qui résistaient à nos efforts comme à nos pics, Arthur, dehors, plutôt que de les disperser anarchiquement dans la carrière que nous avions préparée à cet effet, les avait soigneusement et petit à petit agencés en autant de petites tourelles carrées, régulièrement espacées et impeccablement alignées en ligne droite, sur une dizaine de mètres. Il y en avait cinq ou six comme cela, de la taille d'un homme et d'à peu près la même largeur, dans une impeccable symétrie qui figurait maintenant l'entrée de notre petit royaume. De là où nous étions, on aurait dit de multiples créneaux géants émergeant, comme par magie, d'un château enfoncé dans la terre, profondément enfoui. Peut-être s'étalait-il ici jadis, avant qu'un affaissement de terrain ou que d'improbables sables mouvants l'aient fait disparaître de la surface du globe, tellurique Atlantis. Mais plus je contemplais ces totems étonnants, ces artefacts étranges d'une beauté si simple, si naturelle, si spontanée et si gratuite, dans la lumière déclinante du soir, plein d'obliques rayons, plus il me semblait en pénétrer le sens — l'ésotérique arcane et le symbole nouveau.

Ces créneaux imaginaires, quoique très réels et bien solides, créés et assemblés patiemment de main d'homme, semblaient manifester à nos yeux stupéfaits une vérité secrète et décisive, un enseignement saint : en réalité, ce château enfoui n'était rien d'autre que la Terre elle-même, et le Royaume promis par tous les prophètes d'Israël depuis les commencements de l'Exil (et même ceux d'avant), annonçant le Messie, c'était le Monde lui-même, le Monde, rien que le Monde — *et l'Univers aussi*. Le Royaume attendu, vainement attendu car non pas à attendre, était en réalité *déjà-là*, sa forteresse ainsi enfouie au cœur du monde, tous ses ponts-levis brisés, certes, et sans accès, mais chacun réparable. La marque de l'humain est de configurer le monde, de le sculpter, le façonner. Il n'y avait rien à attendre, juste à créer, à agir et à voir, sélectionner et *donner forme*. Tout était toujours déjà sauvé, de toute éternité, jusqu'au plus haut des cieux. Et cela, c'était la main d'un artiste qui l'avait *révélé*, qui l'avait *façonné*, et produit — ACCOMPLI. La main d'un artiste, l'œil d'un poète, et l'âme d'un philosophe, tous les trois réunis en cette création spontanée et commune, chacun la renforçant de son talent personnel.

Nous nous regardâmes longtemps, contemplant cet ouvrage auquel chacun, sans s'en rendre compte, avait contribué, et le sens qu'il prenait en lui-même grandissait dans nos âmes, à mesure que le monde se fondait dans ce calme présent, ce *présent avenir* — le règne somptueux de *ce qui est déjà*



là. Nous comprîmes alors que notre heure était venue, arrivée et sonnée : *l'heure du monde voulu et restauré comme tel*. Nous descendîmes le chemin du village, heureux et silencieux comme de nouveaux rois, monarques consacrés, trop dignes souverains d'un monde finalement réconcilié, depuis toujours le *même*. En l'espace d'un instant, le monde était redevenu *parfait* — c'est sa nature profonde et sa raison même *d'être*. Car tout être est parfait et la perfection même. Nous ne nous dûmes rien : TOUT S'ÉTAIT ACCOMPLI...

**Gilles Wauthoz**